

Brèves littéraires

Brèves

Mes sources

Pierre Vadeboncoeur

Volume 9, Number 2-3, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5999ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1994). Mes sources. *Brèves littéraires*, 9(2-3), 5–17.

PIERRE VADEBONCŒUR

Mes sources

Je descends d'une philosophie et même de quelques-unes. Jadis, quand on sortait de certains collèges, ce n'était pas comme aujourd'hui : on n'avait pas seulement fait le tour d'un certain nombre d'idées éparses avec un petit chariot comme au marché, mais on s'était trouvé en relation — en relation personnelle — avec une *pensée*, elle-même en rapport avec d'autres corps de pensées. On y avait contracté une forme, une cohérence. La personne n'avait pas nécessairement adopté la forme proposée, qui était le catholicisme; mais avec ou contre celui-ci (et, en ce dernier cas, en accord — souvent tacite — avec des philosophies rivales), les jeunes, en finissant leurs études, étaient munis d'une certaine somme de références, même les élèves qui réfléchissaient moins que d'autres mais qui néanmoins s'étaient imprégnés des enseignements reçus ou contestés, sans trop s'en rendre compte. Il est peut-être difficile actuellement, à qui n'est pas passé par là, d'imaginer cela.

On proposait la pensée aux étudiants comme quelque chose de proprement vital, non comme un étalage de produits de consommation plus ou moins interchangeables. Il faut voir en cela une conséquence de la religion, qui se présentait en effet comme un choix engageant toute l'existence d'une personne, et non seulement son existence terrestre mais l'éternité. Les pensées laïques qui s'opposaient au catholicisme avaient donc aussi, par un effet de symétrie et d'égale élévation, une part de cette gravité.

À ce régime, nombre d'étudiants prenaient les idées très au sérieux. Les éducateurs inculquaient réellement à leurs élèves des valeurs accompagnant nécessairement ce sérieux-là : le culte de la vérité, l'idée de responsabilité, le sens de l'absolu, comme chez Simone Weil, avant l'exemple de celle-ci. Plusieurs étudiants, parfois parmi les meilleurs, s'écartaient de la foi, mais ils emportaient avec eux, dans leurs bagages, l'idée que la pensée n'est pas une blague. Cette pensée est la première pensée. Il ne s'en trouve aucune qui puisse rivaliser avec l'idée qu'il y a des choses qui comptent éminemment.

J'ai terminé mon cours classique en 1940, chez les Jésuites. Vers 1950, pour raisons de lassitude et de scepticisme, j'ai abandonné la pratique religieuse. Mais je n'ai jamais oublié la substance de ce que la religion m'avait appris et je ne l'ai d'ailleurs jamais formellement reniée. Je m'en suis d'une certaine manière absenté, j'en suis toujours

absent, j'ai fait cent autres choses, mais j'ai sans doute vécu de principes que l'éducation m'avait pour ainsi dire intégrés et cela se traduisait de plusieurs façons, sans que je m'en rende compte, en particulier dans l'action syndicale, à laquelle j'ai participé sans réserve. Et ce n'était d'ailleurs pas des principes, c'était une sensibilité.

J'ai publié *Les deux royaumes* trente-huit ans après la fin de mes études classiques. Il m'est évident que l'essentielle inspiration de ce livre tient à la résurgence du fond des enseignements de ma jeunesse (sinon de leur lettre), parfaitement assimilés et qui me rattrapèrent, faut-il penser, après tout ce temps. Ils étaient en latence. Je les avais sans doute toujours véhiculés. Ils ne m'avaient jamais quitté. Je n'ai jamais éprouvé le cynisme de l'incroyance, qui est parfois une conséquence du rejet. Je ne me suis jamais révolté contre ce que j'avais appris. J'ai toujours conservé une sorte de foi, si je puis employer ce mot-là. Quoi qu'il en soit, je portais un esprit que mon éducation m'avait fait. Dans les années 70, cet esprit en moi protestait, éprouvé par ce qui, dans un monde bouleversé, avait commencé de me navrer. Je suis conscient d'avoir écrit *Les deux royaumes* contre une décadence. Avec celle-ci, je ne pouvais plus composer. J'avais des enfants. Ma réaction n'avait rien de cérébral. Je ne voulais pas écrire un tel livre pour faire un inventaire, ni pour jongler avec des idées. Dans mes enfants, je me sentais atteint, car je les sentais atteints. En tout cas, ils étaient en danger, cela, je le voyais.

Les pensées que j'avais transportées dans ma vie depuis le temps de mes études sans que j'en sois bien conscient finissaient, après des années, par exiger d'éclairer mon existence et, à mes yeux, le monde même, dans une civilisation ravagée. Sans doute cette survivance s'expliquait-elle par la portée extraordinaire des enseignements reçus jadis. Mesurez cette portée par cet effet durable. Aujourd'hui, concevrait-on des leçons susceptibles d'avoir un tel pouvoir à pareille distance ?

Je sais que de nombreux Québécois ne ressentent que de la hargne envers les écoles ou collèges où ils ont étudié il y a trente ou quarante ans. Leurs dénonciations sont telles qu'elles doivent être en grande partie fondées. Mais ma propre expérience m'interdit d'accompagner ces témoignages.

Pour moi, ce fut tout le contraire. La plus grande partie de ce que je sais d'important, c'est aux institutions scolaires que je la dois. D'abord l'école primaire, dirigée par les Clercs de Saint-Viateur, où l'enseignement était précis, ordonné, sensé et efficace. Ensuite, le collège Brébeuf, chez les Jésuites, pendant huit ans. Je n'ai rien à reprocher à ce collège ni à cette communauté. Le collège comptait quelques maîtres, professeurs imaginatifs, curieux, intelligents, qui nous ouvraient à toute chose : littérature, philosophie, langues, histoire, sciences, mathématiques, beaux-arts. Ils possédaient de plus un profond

savoir de ce que c'est que la règle, si importante dans la formation, dans toute formation, et dont on ne sait maintenant presque rien (c'est le moins qu'on puisse dire).

Par ailleurs, on insistait certes beaucoup, trop, sur la religion, sur les pratiques, et même on nous obligeait à certaines; mais c'était dans les mœurs et l'on ne souffrait pas vraiment de ces exagérations, quelques-unes ridicules. Chacun, dans son for intérieur, en prenait et en laissait, voilà tout. Mais, d'autre part, dire que j'ai appris Descartes, La Rochefoucauld, Rousseau, même Voltaire, la Révolution française, la Rébellion de 37, etc., chez les Jésuites, ceci n'est pas une exagération, c'est la stricte vérité. Et j'y ai appris aussi la France, ce qui n'est pas rien.

Je ne comprends vraiment pas pourquoi la révolution de l'enseignement, au Québec, a tout simplement tourné le dos à un pareil passé, dans lequel de rares, improbables et difficiles équilibres étaient réalisés. Je n'arrive surtout pas à voir pourquoi elle n'a pas au moins cherché à protéger d'une certaine façon ce système, son universalité, sa cohérence, son principe de désintéressement et de culture.

Il reste que le Québec était très réactionnaire, dans son ensemble, et fermé. Tout le monde le répète avec raison. De rares individualités, de petits groupes, s'exerçaient, difficilement, par tâtonnements, à se dégager des culs-de-sac de

l'archaïsme, des impasses d'une religion prise au piège de ses casuistiques, et d'une situation générale de subordination chronique. Quelques repères : Saint-Denys Garneau, *La Nouvelle relève*, Lemelin, Gabrielle Roy, *Refus global*, *Cité libre*, et la lutte contre Duplessis. Efforts isolés, apparemment sans beaucoup d'avenir.

J'ai pris part, immédiatement après la guerre, à ce mouvement de libération qu'on ne pouvait encore appeler tel. Mais peu. Mon cas était spécial : j'étais désœuvré, hésitant, inquiet et en attente de je ne sais quoi. Mais j'ai connu le climat qu'il y avait çà et là, car je fréquentais un ou deux groupes parmi lesquels se trouvaient par exemple quelques artistes en rapport avec Borduas. La contestation était certainement partout où il y avait conscience. Ce climat, diffus mais déterminant, n'a pas compté pour peu dans les choix que je ferais quelques années plus tard.

Un premier choix : j'emprunte, en 1950, une voie où s'accomplit déjà la Révolution tranquille avant la lettre : le syndicalisme, celui de la CSN (alors nommée Confédération des travailleurs catholiques du Canada). Je n'étais pas fait pour l'action, aurais-je pu croire. Pourtant l'action me prit tout entier et ma vie se transforma du tout au tout. J'allais passer vingt-cinq ans dans cette centrale. Tout cela mis ensemble, la littérature et les arts disparurent à peu près de ma vie, pour des années et des années. Je considère comme un grand avantage d'avoir été forcé de quitter livres,

esthétisme, introspection, refuges intellectuels, oisiveté, et ce pour presque la durée d'une époque. Il faut vivre réellement. Il faut se perdre. Le Québec se réveillant offrait un champ extraordinaire pour cela.

Il n'était plus question pour moi de vie contemplative. Je me souviens en particulier des années cinquante, de ces années syndicales tumultueuses. Ce très long congé dans la réalité me fut bénéfique même comme écrivain. Cela influença même mon style. Je passais par cette thérapie de la réalité. Il n'y a pas que les lettres. Parfois les lettres et le savoir, trop confinés, finissent par étouffer leur homme. On tend d'ailleurs à abuser de leur prestige. Il faut se purger de cette tendance. Les lettres ne sont pas un artifice. Il n'est pas inutile de complètement s'en éloigner. Cela rajuste la perspective à leur égard, les fait renaître plus véritables, moins aliénées. Et puis la distance éloigne des chapelles, des petits milieux fermés. Les travailleurs n'en connaissaient même pas l'existence. Cela me convenait.

En vingt-cinq ans, quoique d'origine bourgeoise, je n'ai pas éprouvé une seule difficulté d'intelligence avec les travailleurs, surtout les ouvriers d'usines, du reste. La lutte syndicale ne cessait de m'enseigner la vie, l'humanité, et la vérité et l'immédiateté des rapports. N'oubliez pas que cette lutte, dans les années 50, en outre, se faisait contre Duplessis et, dans les usines, pour des valeurs que je sentais de toutes mes fibres :

la dignité humaine, le droit de s'assumer et de maîtriser son destin, le refus de l'arbitraire et de l'humiliation. Je me sentais littéralement dans la peau des ouvriers que je défendais, aussi imbu de leur cause, aussi atteint, et voulant de ma propre volonté et de la leur ce qu'ils voulaient.

Cet éloignement où je m'étais mis par rapport à mon milieu intellectuel d'origine satisfaisait aussi en moi un besoin d'indépendance. J'ai toujours été enclin à travailler en marge des chapelles. Même au collège, je me tenais quelque peu à l'écart de ceux qui avaient tendance à snober les autres. Je me sentais plutôt snobable...

Beaucoup plus tard, dans les années 70, alors qu'une prétendue extrême-gauche exerçait du chantage sur la gauche dans les syndicats et ambitionnait de se substituer à elle, j'ai senti l'insupportable prétention des petits esprits enguirlandés de grandes pensées... Là encore, je ne pouvais me rallier à des idées soi-disant ouvertes mais en réalité fermées.

De même, dans un autres domaine, pendant les années 40 et 50, je n'avais pas gobé le surréalisme philosophique. J'ai rencontré Borduas chez lui un jour. Je le connaissais à peine personnellement. Nous avons causé à loisir. Je lui exprimais sur ce sujet ma dissidence. Borduas, qui avait d'authentiques disciples mais aussi des suiveux, appréciait les pensées libres, même différentes de la sienne, et qui s'exprimaient. Il jugeait pareilles pensées

« plus nobles », comme il me le dit au cours de cette conversation, car elles étaient indépendantes tout comme était la sienne.

Une autre influence sur moi fut naturellement celle de *Cité libre* et de mes camarades de cette revue, entre 1950 et 1955. L'un des rôles de celle-ci consista à centrer la pensée progressiste sur les réalités d'ici, plutôt que de la laisser flotter exagérément sur celles, souvent académiques forcément, d'une culture trop exclusivement empruntée à celle des Français, dont j'avais vécu jusque-là. *Cité libre* a précédé *Liberté*, qui a précédé *Parti pris*, dans un certain mouvement de réappropriation des réalités d'ici. Nous écrivions désormais sur ce qui nous concernait directement. Plusieurs de mes collègues étaient passés par l'Action catholique. Malgré mes réserves sur la formation qu'on y recevait, une chose me frappait chez eux : c'est qu'ils avaient appris à discuter les réalités nationales, c'est-à-dire les données de notre condition. Je me souviens qu'à l'exemple de *Cité libre*, dont je devins membre du comité de rédaction presque tout de suite, je m'appliquai à écrire sur des événements et des situations réels, immédiats, canadiens, québécois. Cela me paraissait un terrain vierge et, dans une bonne mesure, c'en était un effectivement. Une certaine façon d'analyser les faits et la culture, assez caractéristique de *Cité libre*, introduisait enfin du nouveau. Elle traduisait un besoin de modernisation, longtemps différé presque partout. Il n'y a pas de doute que *Cité libre* fut elle-même un fait de

modernité. En cela, elle annonçait avant la lettre, en l'accomplissant déjà, une démarche de la Révolution tranquille.

J'avais senti l'application de la pensée à des objets prochains et dans un souci d'actualité comme une nouveauté. Cela eut sur moi des effets palpables, confirma mon sens de l'engagement syndical et même politique, orienta de manière définitive mes réflexions vers le réel le plus tangible, ce dont j'avais besoin puisque cela avait été pour moi de toute façon une nécessité psychologique ressentie depuis des années : je n'avais eu que trop tendance, comme je l'ai laissé entendre, à m'abstraire, à me soustraire, à m'absenter, à m'isoler, à éviter la réalité et les réalités, syndrome reconnaissable aussi chez d'autres de ce temps. On voit donc que la Révolution tranquille, à l'époque, se frayait même un chemin dans le subconscient des gens.

L'adhésion au réel objectif, avec un style à l'avenant, correspondait au réalisme nouveau des pensées politiques et morales concernant notre pays et notre culture. Ceci était un problème d'ordre esthétique. J'ai voulu dégager une écriture et une pensée jusque-là demeurées encore trop proches des modèles académiques et de réflexion en vase clos. Je voulais vraiment m'extérioriser. La Révolution tranquille soulevait chez des écrivains des questions esthétiques de ce genre. Avec le recul, on peut davantage s'en rendre compte. À cause de la Révolution tranquille

s'annonçant ou se réalisant, plusieurs écrivains ont expérimenté une extraordinaire libération de l'expression. Je n'en donnerai qu'un exemple : comparez l'écriture robuste, concrète, complexe, violente, rocailleuse de Miron et celle, toute linéaire, subtile, retenue, spirituelle et comme lointaine de Saint-Denys Garneau, celle-ci émouvante et pure mélodie sur très peu d'harmonie et de bruit.

Cependant, il y avait un autre courant dans ma vie, plus intérieur mais, au milieu de l'action, longtemps très peu manifesté. Syndicalisme et politique m'avaient ravi à moi-même, tout comme à la littérature et aux arts. Vingt-cinq années, dans la force de l'âge, passées bien loin de ce qui en tout premier lieu avait constitué mes intérêts et correspondu à ce qui me convenait peut-être le plus, cela fait un hiatus dans une existence !

Une révolution même tranquille draine une quantité phénoménale d'énergies, détermine des carrières, détourne des vocations pour leur en substituer d'autres. Notre révolution, préparée dans les années 50, réalisée dans les deux décennies suivantes, eut une puissance d'attraction qu'il est difficile d'imaginer aujourd'hui. Un monde de possibles s'ouvrait qui, dans ce pays jusque-là étrié et clos, invitait à se déployer. Je l'ai fait sans compter, là où je m'étais engagé, épanoui par cet engagement mais limité par lui.

Toutefois, qu'advenait-il de mon individualité plus secrète, plus artiste ?

Je n'étais pas quitte envers ce qui a toujours fait, je crois, le fond de ma psychologie : des dispositions méditatives, retirées, tournées vers l'art et vers le sentiment. Dans toutes ces années d'agitation extérieure, de temps à autre je volais des heures à mes tâches habituelles et j'écrivais des pages sur des sujets plus proches de moi, par exemple l'enfance, puis la jeunesse, selon l'expérience que j'en avais à travers mes propres enfants.

Je commençai petitement et j'écrivis un livre ou deux dans ce sens sur une période d'environ sept ans. C'était *Un amour libre* et *Indépendances*. Des événements publics allaient, à partir de là, exercer sur moi une influence plus marquée, qui me décida davantage à écrire sur des sujets d'ordre moral.

Tout d'abord, la révolution moderne que nous vivions précipita le Québec non plus seulement dans des réformes et dans la liberté, mais dans une frénésie libertaire dont l'ampleur me fit craindre des conséquences que je ne désirais pas. J'ai dit pourquoi plus haut. L'influence délétère de la Californie fut très profonde ici, de même que celle de la culture de masse américaine. Ces deux influences survenaient à un moment très critique pour nous. Nous opérions notre propre révolution et, ce qui arriva, c'est que ces in-

fluences l'allongèrent énormément mais dans leur sens, en la conduisant à des conséquences qu'elle n'aurait pas eues elle-même. La Révolution tranquille nous avait mis dans les dispositions voulues pour nous engouer de toute proposition de rupture. Ce qui nous arrivait des États-Unis multiplia nos audaces par les leurs. J'avais d'abord été curieux de ces libérations importées, ce qui est évident dans mon livre intitulé *Indépendances*. Mais peu après, et même dans ce livre, je me mis à les redouter, car je commençais à en prévoir tous les effets, notamment sur les jeunes.

Inquiet des jeunes et de la société à cause des mœurs nouvelles, inquiet aussi pour l'indépendance et le syndicalisme, ces raisons et la fatigue accumulée dans l'action syndicale finirent par m'atteindre sérieusement. Je me sentais passablement déprimé. J'aspirais à quitter les syndicats, à revenir à des raisons plus intérieures de vivre. Je cherchais à tourner la page.

C'est ce qui est arrivé. Mais j'allais prendre un plus grand virage que je ne croyais. En 1975, j'ai laissé effectivement la CSN, un certain temps après avoir commencé d'écrire *Les deux royaumes*. Ce fut un double tournant, à la fois dans ma vie et dans mes écrits, une fois de plus lié à des situations publiques.